

I
RACISME
ET CAPITALISME

1/ LE RACISME EST UN RAPPORT SOCIAL

a/ division socio-technique du travail, division de la classe

- Le racisme ne doit pas être considéré d'un point de vue simplement phénoménal, idéologique, superstructurel : c'est à dire comme un discours, une idéologie, ni même une pratique discriminatoire concrète.
- Il est un rapport social qui s'inscrit à tous les niveaux de la société, dans et hors de la production. Mais il prend ses racines dans la production, donc dans la *division socio-technique du travail*, donc dans les rapports de productions, donc dans le système de classe.
- Le racisme s'inscrit dans la production en tant que modalité de la division socio-technique du travail. Il inscrit donc la division de la classe dans la production. La division de la classe ouvrière est alors matérielle et idéologique, étant entendu que la division idéologique est elle même matérielle en ses effets et qu'elle s'élève sur une base qui est productive.
- Le racisme est ainsi tactique parmi d'autres, dans la stratégie de division des classes laborieuses. Cette stratégie est indispensable à la domination de classe puisqu'elle empêche toute constitution d'un front de classe du côté des dominés.
- Cette tactique n'est pas un pur dessein conscient, en cela que la demande de main d'œuvre sous le régime capitaliste exige une division du travail à l'échelle internationale : l'utilisation des immigrés et des nationaux d'origine immigrée d'un part, et des étrangers dans leurs propres pays d'autre part. La production a donc des nécessités directes, non médiées.
- Ce qui est pensé, à divers degrés, ce sont les modalités de cette division socio-technique du travail, de l'attribution des tâches, sur lesquelles il existe une marge de manoeuvre parfois importante, à l'échelle sectorielle, nationale et *internationale*.
- Le marché capitaliste est mondial. Le racisme ne peut être compris à qu'à l'échelle mondiale de l'impérialisme.
- Cette stratégie de division, dans le cadre du mode de production capitaliste, se fonde sur la *concurrence structurelle* que celui-ci imprime entre les travailleurs vendant individuellement et « librement » leur force de travail.
- Ainsi les autres tactiques de division correspondant à d'autres lignes de la division socio-technique du travail : genre (sexisme) et âge (jeunisme) par exemple. Mais aussi chômeurs et salariés. Le chômeur a bien une place dans le système productif, en tant que rejeté et maintenu hors de celui-ci. Il n'en reste pas moins, en tant que chômeur, partie de la classe ouvrière puisqu'il en constitue la réserve, la masse de pression sur la classe ouvrière salariée. Son statut de sous-prolétaire dépendra du degré de décrochage vis à vis du salariat.
- Si l'on considère la ligne de division entre salariés et chômeurs, donc la fameuse armée de réserve, les immigrés en situation régulière, les naturalisés et leurs enfants (soit les QP) ont une place de choix. Les sans-papiers sont quant à eux très sollicités sur le marché du travail, même si la situation législative et policière a changé un peu la donne ces dernières années. Ils servent à la fameuse délocalisation intérieure qui frappe les postes que les français n'accepteront jamais compte tenu des conditions de travail et de rémunération. Ils participent ainsi à une hiérarchisation de la classe ouvrière.
- **Le racisme constitue une modalité de la division socio-technique du travail dans la production capitaliste, soit une modalité de division de la classe ouvrière. Elle est basée, comme les autres, sur la concurrence des prolétaires « libres » vendeurs d'eux mêmes comme force de travail. Elle opère sur les différences ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses, nationales.**

b/ cette division est antérieure au racisme

- **Sous la catégorie de racisme, propre au capitalisme, court une catégorie plus fondamentale, tout au long des modes de production à base de classes : la division socio-technique du travail. Au sein de cette division socio-technique, il existe une modalité de division opérant sur les différences ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses, nationales. Dans l'ordre théorique, la division socio-technique du travail subsume cette modalité, au même titre que les autres.**
- **Le racisme entretient un rapport spécifique avec cette modalité de la division socio-technique du travail.**
- **D'abord, cette division socio-technique sur des bases ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses ou nationales, pour autant que cette notion ait un sens avant le capitalisme, est antérieur au capitalisme. Dans l'ordre historique, cette modalité de division précède le racisme.**
- Avant le capitalisme, la division socio-technique du travail se matérialisait sous la forme de castes, d'ordres, de corporations aux statuts divers, réservés à des groupes sociaux particuliers. Cette assignation des tâches pouvait se faire sur des bases ethniques, religieuses, culturelles ou linguistiques.
- **Première différence** avec le capitalisme : il s'agissait de castes et d'ordres, de spécialisations par secteurs et métiers, mais pas de tâches taylorisées. Leurs membres n'étaient pas coupés des moyens de production, spécificité du mode de production capitaliste.
- **Seconde différence** avec le capitalisme : cette division socio-technique sur des bases ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses, nationales donnait à certains de ces groupes des positions moins nettement inférieures dans la société.
- **Troisième différence** avec le capitalisme : cette division socio-technique sur des bases ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses ou nationales, le capitalisme l'a *théorisée* sous sa forme *classique*, comme biologiquement *déterminé* et *justifié*, et l'a établi à une échelle et une forme qui est la sienne, sur la base de la concurrence entre les prolétaires à l'échelle mondiale, dans le cadre de l'impérialisme. Telle est la différence fondamentale.
- **Le racisme est une nouvelle forme de justification d'une division socio-technique elle-même nouvelle. Il s'élève sur elle. Mais la division opérant sur les différences ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses, nationales n'est pas nouvelle en soi.**
- **Les discours, pratiques et théories racistes, qui visent donc à justifier la position inférieure d'un groupe de travailleurs au sein de la production, sur la base d'une infériorité essentialisée dans le biologique (forme classique), le religieux ou le culturel (forme actuelle), s'élèvent donc sur cette base productive spécifique et nouvelle. Laquelle ?**

2/ LE RACISME A UNE HISTOIRE : UNE « ANOMALIE », UNE CONTRADICTION

- Le racisme comme discours, soit *l'infériorité essentialisée*, est apparu dans le cadre du mode de production capitaliste, pendant la période d'accumulation primitive des 17^e et 18^e siècles. Il a connu son âge classique, sa forme idéologique la plus articulée, dans le racialisme pseudo-scientifique, correspondant à la phase post révolutionnaire de la bourgeoisie entre le tournant de 1848 et l'apogée constituée par la Shoah, en passant, point de hasard, par la phase coloniale.

– Le racisme répond à une crise : « l'anomalie » de l'esclavage. Dans l'ordre d'une nouvelle société « libre », celui-ci devenait incompréhensible. La contradiction entre l'idéologie bourgeoise de la liberté, basée sur le droit naturel, et l'inégalité réelle de la société bourgeoise, ne pouvait plus être contestée... que par la nature elle-même, dont le droit naturel tirait sa légitimité... naturelle. On a alors justifié biologiquement une inégalité qui ne pouvait plus se soutenir d'une argumentation sociale, divine, mystique, pragmatique, fataliste. Cette contradiction court toujours et le racisme continue d'être l'une de ses réponses. Et c'est pour cela qu'il évolue lui aussi dans sa forme. Nous y reviendrons.

– **Cette nouvelle justification de la division socio-technique du travail s'élève sur une division socio-technique elle-même nouvelle, en l'occurrence le hiatus entre les rapports de production capitalistes et la survivance de l'esclavage, correspondant à des rapports de productions antérieurs mais nécessaires à l'accumulation primitive.**

3/ LE RACISME DANS L'HISTOIRE : ABSTRACTION RELLE

– Avant le capitalisme, les castes et ordres existaient comme fondement de la division socio-technique. Avec le capitalisme, ils n'existent plus comme fondement mais comme modalité de cisaillement d'une classe ouvrière dont la taille et la pureté deviennent un danger. Ainsi l'assignation de genre ou de « race » à certaines tâches, formes renouvelées des castes au sein de la classe, créant ainsi des oppressions croisées. Avec le capitalisme apparaît la classe ouvrière nue, abstraction réelle, qui peut s'unifier. Il faut donc la diviser. Elle le sera objectivement sur la base des contradictions, des décalages, des inégalités et des combinaisons du développement capitaliste. Elle sera subjectivement par les différentes idéologies répandues et reproduites à cet effet.

– *Le racisme est l'abstraction réelle du paradigme de l'inégalité, commun à toutes les sociétés de classe.*

– Il a toujours fallu justifier l'inégalité. Avec le capitalisme : à classe ouvrière « pure », justification « pure ». L'écart se creuse au sein des contradictions de la société bourgeoise, entre les discours et la réalité. D'où la nécessité d'un paradigme plus radical en apparence mais qui ne fait que se baser sur les nouvelles croyances : ici la science comme fin mot de la vérité dans la société bourgeoise, en tant que cette Science dit la vérité de la Nature... dont le droit naturel, fondement de l'idéologie bourgeoise, tire sa légitimité. La boucle idéologique est bouclée.

– **L'anatomie de l'homme permet de comprendre l'anatomie du singe. La pureté du racisme permet de découvrir les anciennes formes de justification idéologiques de l'inégalité dans la division socio-technique du travail. Il en est une abstraction réelle.**

4/ CLASSE ET RACE

a/ cisaillement des dominés

– Ainsi, le racisme est-il indispensable à l'organisation de la production en régime capitaliste.

– il entretient alors un rapport de détermination spécifique avec l'exploitation, en cela qu'il rend possible son maintien voir son approfondissement, tout lui étant subordonnée.

– Subordonné car la race est nécessaire au capitalisme, comme forme de division et de justification de l'inégalité propre à ce mode de production. **Les races prennent place dans les classes, et pas l'inverse, comme facteur de cisaillement. Les races cisaille la classe dominée avant tout.**

b/ renforcement des dominants

- **La classe dominante est alors renforcée en son sein.**
- Structurellement puisque l'exploitation est maintenue et que celle-ci est logiquement un garant de son unité. Pour autant elle reste contrariée en permanence par la concurrence entre les fractions du capital, dans le cas du capitalisme.
- Conjoncturellement puisqu'elle peut se retrouver sur une offensive commune et ponctuelle contre les étrangers, en particulier dans ses moments de division interne.
- **La classe dominante est alors renforcée à son pourtour.**
- Elle peut acquérir à elle des classes ou fractions de classes, sur la base d'une unité ou d'une alliance plus ou moins objective et passagère. Objective parce que les nécessités, les visées, le degré de conscience de l'alliance ou de l'unité diffèrent selon les périodes et classes, mais aussi au sein de la classe considérée (dirigeants ou simples membres). Passagère parce que certaines sociétés sont clairement structurées par le racisme, d'autres non.
- *Le racisme de la classe dominante est tout à la fois instrumentalisé cyniquement et profondément ancré.*
- C'est que le dominant ne peut instrumentaliser que ce à quoi il croit, question de soutenance psychologique. Le cynisme absolu n'existe pas). Il ne peut que finir par croire ce qu'il instrumentalise, selon un phénomène d'auto intoxication mais aussi de *fascination pour ce qui marche*. Le dominant, car tel est son rôle, en tant que dirigeant politique spécialement, *est toujours un esclave du performatif*. Telle est l'une des facettes de sa propre aliénation.
- De plus, le dominant est bien souvent un philistin qui ne fait qu'enrober (ou pas), la vulgarité moyenne. Le racisme « ordinaire » ne lui est donc rarement étranger.
- Enfin, tout dominant devant, pour se maintenir comme tel, naturaliser sa position, ne peut qu'être raciste, à minima sur des bases de classe. Il se pense forcément comme « race » supérieur. Tout dominant, par définition, méprise le dominé. Ainsi le racisme comme forme particulière du mépris de classe, y compris entre classes dominantes : le président français n'aura toujours que mépris pour son homologue gabonais. Le bourgeois anglais ne peut que mépriser le comprador nigerian.
- Dans tous les cas, le racisme unifie ce qui devrait être divisé et divise ce qui devrait être unifié. Il contrarie les antagonismes de classe.

c/ fondamental et décisif, stratégie et tactique, dialectique sociale

- D'un point de vue de la dialectique sociale, et donc d'un point de vue stratégique et tactique, en tant qu'il doit permettre de s'inscrire dans cette dialectique, **nous disons que la classe est fondamentale et la race peut être décisive.**
- La classe est fondamentale. Cela veut dire que l'on doit se débarrasser du capitalisme et de toute exploitation de classe pour se débarrasser du racisme qui en est une modalité.
- La race peut-être décisive. Cela veut dire qu'il faut se débarrasser du racisme pour se débarrasser du capitalisme et de toute exploitation de classe. Cela veut dire sous réserve d'une analyse de la conjoncture, la lutte antiracisme est un vecteur de lutte anticapitaliste, voir un vecteur décisif. **Décisif en cela que la lutte antiracisme devient le vecteur ramassant toute la lutte de classe.**
- Ainsi de la lutte anti-apartheid ou pour les droits civiques. Dans un pays où le racisme est

la modalité dominante de la structure de classe, quand la classe laborieuse (ou une partie de celle-ci) s'apparente à une caste de race, la lutte antiraciste, de manière homologue, devient la lutte contre la structure de classe. Cela ne présage pas de ses possibilités et de son aboutissement, tant dans la réussite que dans l'objectif. La lutte anti-apartheid et celle pour les droits civiques n'étaient pas révolutionnaires au sens socialiste. Mais elles sont, à ce moment, la forme décisive de la lutte de classe : « c'est là que ça ce passe ». Dans certains pays, elles constituent un passage incontournable, absolument progressiste et devant être soutenu.

4/ REPRODUCTION

a/ double reproduction

– **Les discours, pratiques et théories racistes, qui s'élèvent sur le rapport social productif de division socio-technique du travail, ont une fonction reproductive.**

– Ces discours, pratiques et théories racistes ne relèvent pas du seul fait du pouvoir d'état central, de l'appareil répressif, mais de tous ses appareils, idéologiques ou non, d'état ou pas.

– Le racisme, comme nécessité et modalité de la production, est donc reproduit en permanence, car la production, donc la lutte des classes, ne s'arrête jamais.

– Cette reproduction se fait directement dans la production, par la division socio-technique elle-même. Non perturbée, elle s'auto-reconduirait. Mais parce qu'elle est toujours perturbée par les résistances, internes ou externes à la production, elle doit être reproduite hors de la production elle-même.

b/ la « peur de l'autre »

– Les discours, pratiques et théories racistes réagissent sur la base productive qui est fondamentale.

– Quand le pouvoir active consciemment une offensive raciste, il trouve un terrain favorable à sa réception.

– Ce terrain n'est pas celui d'une « peur de l'autre » naturelle, fondamentale et an-historique.

– Ce terrain est celui de la division socio-technique du travail instituée entre des groupes des classes laborieuses, sur des bases nationales, culturelles, religieuses ou ethniques. Plus généralement, ce terrain est celui des rapports de productions capitalistes, de la guerre de tous contre tous, de l'isolement, de la réification des rapports sociaux, de la parcellisation du rapport au monde, de l'aliénation en somme. Voilà autant de formes objectives et subjectives de la pratique sociale *qui ne sont pas éternelles* mais qui entraînent effectivement une « peur de l'autre ».

– **En clair, le racisme ne vient pas d'une peur de l'autre naturelle, fondamentale et an-historique. En revanche, le *discours* raciste trouve un terreau dans cette « peur de l'autre » en tant qu'elle est bien déterminée et caractérisée socialement et historiquement.**

5/ LE PARADIGME RACISTE ET SES VARIANTES

– **Le paradigme raciste est une forme spécifique de justification de l'inégalité.**

– **Il proclame l'essentialisation de la différence, donc de la hiérarchie, donc de l'inégalité, donc de la division socio-technique du travail.** Le racisme est irréductible en cela que le désigné raciste ne peut en aucune manière se défaire des caractéristiques qui le constitue comme tel. Cette irréductibilité fait sa force car la naturalisation bloque toute discussion et pire, toute conversion ou abjuration. L'être inférieur l'est essentiellement et éternellement. Le sous paradigme biologique est une mise en œuvre littérale du paradigme raciste.

a/ paradigme biologique

– Le paradigme raciste, cette essentialisation de la différence, est apparu comme nécessaire pour répondre à une « anomalie » qui révélait cruellement la vérité du mode de production capitaliste. Il sert de palliatif à toute discussion sur la contradiction entre la prétendue liberté des hommes dans *l'idéologie* bourgeoise et leur servitude réelle dans la *société* bourgeoise.

– Avant elle, il n'était pas nécessaire de la naturaliser au sens propre puisque l'inégalité était « acceptée ». Non pas comme évidence. L'inégalité a toujours choqué et provoqué la colère. Dans toutes les sociétés de classe, il a donc fallu justifier l'inégalité, quoique sous de formes très diverses. Mais personne n'a jamais trouvé cela normal, bon ou juste, pas chez les opprimés du moins ! **Elle était donc « acceptée » avant tout comme inévitable, insurmontable, non contredite.**

– Elle était justifiée sur des bases religieuses, mystiques, historiques, pragmatiques. Mais elle n'avait pas besoin d'avoir recours à la nature et à la science. Pourquoi ? **Parce que ce recours combiné à la science et la nature répond, dans son champ idéologique, à la fameuse « anomalie » de l'esclavage et à la contradiction liberté formelle / liberté réelle de la société bourgeoise.**

– La nature y est vue comme réalité première et dernière, par le prisme légitimant, objectif, indiscutable de la science. Mais dans le même temps, la place de la nature est centrale dans le cœur de l'idéologie bourgeoise, en l'occurrence le droit naturel : la nature y définit le droit en tant qu'elle n'est pas divine, et le droit non plus par là même, mais bien le réel objectif et indiscutable... que la science permet de connaître et maîtriser. Donc le racisme n'est qu'une application de la boucle idéologique de l'idéologie bourgeoise du droit naturel où la nature et la science se donnent mutuellement leurs lettres de légitimité et d'objectivité.

– Ainsi la chaîne idéologique : La nature est la réalité dernière et première, le réel objectif. La nature est la base du droit. Le droit est la base de la société. La science permet de connaître et de maîtriser la nature. Donc la science dit et découvre le vrai qui est dans la nature. Donc la science justifie le droit. Donc la science permet de justifier l'organisation de la société. Ici, la science biologique justifie l'inégalité des races, donc la division socio-technique du travail.

– Justifier le racisme sur le terrain scientifique de la biologie était une procédure risquée dont la force ne tient qu'à la capacité de cette même biologie à nier son instrumentalisation, capacité qui devient difficilement contestable à partir d'un certain degré de développement de cette même biologie. La science est pratique car elle est considérée comme objective, mais cette objectivité peut se retourner en son contraire et détruire alors les fausses théories échafaudées sur ses faiblesses.

– Ceci étant dit, les facteurs politiques, sociologiques et culturels sont très importants dans le démenti des fausses théories biologiques. Il est évident que la *démonstration pratique* de l'Holocauste n'était pas une démonstration scientifique mais qu'elle a bien porté un coup fatal aux théories racialistes.

– Avant le capitalisme, l'inégalité était acceptée comme inévitable, fatale, insurmontable, non contre-dite. D'où des modes de justification particulier. Quel changement avec le mode de production capitaliste ? Un changement, énorme, historique ! La spécificité du capitalisme,

nous l'avons dit, c'est qu'il y a une contradiction en son sein entre l'égalité proclamée et l'inégalité réelle. Mais les religions avaient déjà tenu un discours sur l'égalité de tous, tout en justifiant l'inégalité. Elles ont très tôt prêché l'égalité, quoique devant Dieu et à l'exclusion des incroyants dans la plupart d'entre elles. Donc cette contradiction n'est pas nouvelle en soi. D'autre part, Science ou Dieu, d'une certaine manière, cela revenait au même : tout le monde croyait en Dieu comme tout le monde croit (croyait...) en la science. A chaque époque, on a justifié la hiérarchie, les inégalités, sur la base de ce à quoi tout le monde croyait et faisait confiance, ou du moins allégeance et révérence, par peur à minima.

– Quand les forces productives sont suffisantes pour envisager le dépassement de l'inégalité dans une perspective concrète, le recours à de nouvelles formes de justification plus « dures » et plus scientifiques devient nécessaire puisque tout ce qui relève du social, du divin, du pragmatisme, est progressivement démenti, perdant en efficacité.

– Affinons : ce qu'il y a donc de nouveau c'est que cette contradiction égalité-inégalité opère un saut qualitatif. **Le mode de production capitaliste est le dernier des sociétés de classe. Il est gros de leur dépassement. Grâce au développement des forces productives, cette contradiction est posée sur la base d'une égalité réelle possible. Elle devient édifiante, intolérable, dépassable non pas en idée mais en fait. La question de l'inégalité et de son dépassement devient une question pratique, à l'ordre du jour.**

– Pour cela, la lutte des classes ne se pose plus dans les mêmes termes, formes et perspectives que dans les modes de production précédent. **Et le racisme est le paradigme dernier de la justification de l'inégalité.**

b/ Paradigme culturel

- Le passage du paradigme biologique au paradigme culturel est complexe. Sa généalogie remonte à loin. Traçons donc à la serpe, dans le gras et peut-être dans le maigre.

– La perversité du sous paradigme culturel est qu'il peut feindre le différentialisme égalitaire. Le sous paradigme culturel est une forme plus perverse du paradigme raciste où la culture est elle-même naturalisée, sorte de méta naturalisation, naturalisation du social (vision issue des sciences humaines classiques), naturalisation au second degré, fuite en avant de la justification dans une certaine sorte de formalisme où le monde réel s'éloigne dans la naturalisation de ses formes déjà idéologiques. **Au lieu de revenir au « réel scientifique-naturel », on s'en éloigne.**

– La culture peut aussi se voir naturalisée, mais par des procédés plus complexes et plus difficiles à contester. Car la science, n'étant plus prise en otage, ne peut plus, du même coup, faire valoir sa force de démonstration, de négation et de déconstruction sur les pseudos théories qui l'instrumentalisent.

– Le racisme peut donc prendre une forme culturelle. Ainsi, la religion peut devenir elle aussi une nature, la conversion ou l'athéisme n'y feront rien : l'arabe est musulman. Et comme si $A=B$ alors $B=A$, loi « évidente » de la logique, il faut entendre : le musulman est arabe, retour au paradigme biologique déguisé.

– **L'islamophobie est donc un racisme**

- Le paradigme culturel est devenu objectivement nécessaire après la Shoah. Mais il prendra du temps à murir.

- Après la chute du mur et la fin de la logique des blocs, on nous vendit la fin de l'histoire dans la démocratie, le marché néo-libéral auto-régulé, et l'hégémonie américaine. Cette fin de l'histoire a produit ses effets pendant une dizaine d'années, que se soit par conviction des imbéciles ou simple martelage démoralisant, mais aussi parce que la période était

objectivement sans grande perspectives... jusqu'au mouvement altermondialiste et au 11 septembre. La crise ouverte en 2008 a définitivement clos ce discours.

- Entre temps, et très rapidement, il a bien fallu trouver un nouvel ennemi universel : ce fut le terrorisme, islamiste avant tout. Ce n'est pas un hasard. S'est développé rapidement la théorie bien connue du « choc des civilisations ». Le 11 septembre l'a faite rentrée dans l'âge de sa maturité idéologique et opérationnelle. On a du mal à définir cet événement qui a fait couler tellement d'encre dans les gazettes, proliféré le concept, et bombardé tant d'électrons sur nos écrans. L'appeler par sa date en est la preuve. Et bien *sous l'angle idéologique dominante*, en voilà la définition. **Le 11 septembre est la transition, le point d'inflexion, entre la fin de l'histoire et le choc des civilisations.**

- Cette théorie a permis, plus, elle avait vocation à permettre la finition d'une mutation du racisme, en vue d'un changement de paradigme : du biologique au culturel. Cela permet d'articuler le national et l'international, les intérêts impérialistes et la lutte de classe nationale.

- Derrière l'islamophobie galopante, c'est bien « l'arabe » qui est visé, et derrière lui les « classe dangereuses ». On comprendra la cohérence de la démarche. **Ainsi les enjeux internationaux se déclinent logiquement au niveau national, le « choc des civilisations » s'invite nécessairement dans la lutte de classe de chaque pays.**

- Dans le contexte français, marqué par un rapport bien spécifique à la religion, y compris dans le mouvement ouvrier, également marqué par la présence d'une forte communauté arabo musulmane issue des colonies, **cela produit une version spécifique de l'islamophobie comme liée aux principes de laïcité.**

- Ainsi la cascade des faux nez : la défense de la laïcité cache l'islamophobie. Celle-ci cache un racisme anti arabe. Ce dernier enfin, cache la stigmatisation nécessaire de la partie la plus exploitée du prolétariat. Cela n'empêche pas l'expression d'un racisme spécifique à l'égard des noirs par exemple. Mais l'islamophobie est la forme dominante de racisme dans la conjoncture actuelle.

- *le nouveau discours s'ordonne le long d'une chaîne idéologique inédite dans son ensemble, même si ses parties ont pu opérer par le passé. Comment nous apparaît-elle ?*

République > laïcité > ISLAM > arabes > QP
=
division du prolétariat

- Son maillon central, son talisman, est l'islam. Il structure la chaîne et fait le lien entre un amont et un aval.

- En amont, l'islam est attaqué par le prisme de la Laïcité, elle-même devenue pierre de touche de toute la République.

- En aval, on attaque aujourd'hui les arabes, et finalement tous les quartiers populaires, pourtant composés de non arabes et de non musulmans, via la question de l'Islam. C'est l'islamophobie comme nouveau vecteur de construction de l'ennemi intérieur des banlieues.

- Finalement, on stigmatise la partie la plus précarisée du prolétariat pour diviser celui-ci dans son ensemble (sans parler des sans-papiers et des migrants).

II
ANTIRACISME
ET ANTICAPITALISME

1/ INTERET OBJECTIF ET INTERET SUBJECTIF

a/ De la hiérarchie à l'intérêt

- Si le racisme est nécessaire à la production, et donc à la reproduction, si le racisme est donc un affaire matérielle relevant en dernier ressort de la division socio-technique du travail, c'est que **le racisme impose une hiérarchie.**
- Le racisme anti-blanc n'existe pas. Il existe en revanche un ressentiment de l'opprimé pour l'opresseur, plus ou moins conscient et constructif, dans une dialectique émancipatrice. C'est que le racisme ne peut être ordonné, pratiqué, répandu et pensé que par l'opresseur, puisqu'il s'agit d'une modalité de l'organisation de la production et que celle-ci ne peut l'être, organisée, que par les dominants. CQFD
- Cette hiérarchie entraîne la mise en position supérieur d'une fraction des exploités. **Cette supériorité est matérielle et symbolique.**
- La supériorité symbolique est aussi matérielle, puisqu'elle entraîne des discriminations concrètes.
- Si la supériorité se matérialise, par le truchement du symbole ou pas, **elle entraîne la naissance d'un intérêt matériel chez la fraction favorisée.**
- **Ainsi le blanc a-t-il bien un intérêt objectif au racisme, en tant qu'il lui permet de ne pas être le prolétaire absolu.**
- La hiérarchie est la forme concrète sociale de la division *socio*-technique en tant que sociale. Il en découle la division de la classe au plan objectif et subjectif.
- L'intérêt objectif du blanc doit être entendu comme matériel (argent, type de métier, gratification symbolique aux résultats matériels, etc), comme inséparable de l'économie capitaliste, **c'est à dire inséparable du point de vue subjectif du travailleur réformiste.**

b/ Racisme et réformisme

- La théorie de l'aristocratie ouvrière permet de penser le racisme, par le biais du réformisme.
- Que la position relativement supérieure du travailleur blanc n'efface pas l'exploitation, tel n'est pas le problème pour le travailleur blanc.
- En effet, le travailleur, blanc ou pas, n'est pas spontanément révolutionnaire. Il l'est objectivement mais pas subjectivement.
- Il préfèrera défendre ses acquis, ou croire les défendre, plutôt que de prendre le risque de tout perdre en cas de révolution ratée.
- La révolution fait peur, y compris aux révolutionnaires...
- **Le travailleur raciste est objectivement conservateur voir réactionnaire, puisqu'il sert le dessein de la classe dominante.**
- **Le travailleur raciste est subjectivement réformiste puisque il se satisfait d'avancées sans risque de recul de sa propre position.** Il veut le progrès, mais sans danger et sans remise en cause de ses acquis et de sa position dominante. Cette contradiction le fait osciller entre conservatisme et progressisme. **Et l'intérêt qu'il possède dans le racisme fait partie de ses acquis. Le racisme s'inscrit donc bien dans la question du réformisme.**

– **La question du racisme est donc bien une dimension du travail révolutionnaire en tant qu'elle s'inscrit dans la question du réformisme, c'est-à-dire dans la question de la conscience du travailleur dont il faut partir, soit rien moins qu'une des questions cardinales de la pratique révolutionnaire. Le racisme n'est pas donc un combat accessoire. Il n'est même conséquent que dans une pratique révolutionnaire.**

– Cet intérêt objectif, et la forme subjective qui en découle, comme expression locale d'une conscience réformiste, est bien le défi de la pratique révolutionnaire.

c/ intérêt objectif

– **L'intérêt objectif est l'incorporation imaginaire des conditions objectives de vie du travailleur sur un mode a-critique.** Le travailleur blanc considère ainsi comme normal d'être favorisé par rapport à l'étranger, favoritisme qui est réel. **L'intérêt n'est ici donc illusion qu'en tant qu'il est a-critique.**

– Cet intérêt objectif n'est pas une justification, il est l'expression de l'évidence du fait dans un discours de la norme, de l'évidence, à tel point qu'il est bien souvent refoulé. Non pas comme présumé implicite mais comme honteux.

– Cette incorporation imaginaire se fait par le jeu de la perpétuelle reproduction des rapports de production, avant tout dans la production elle-même.

– L'intérêt objectif, premier niveau imaginaire du rapport aux conditions d'existence, détermine ensuite, comme nouvelle base « objective », un intérêt subjectif, soit le deuxième niveau imaginaire, l'idéologie comme telle, soit une représentation du premier rapport.

d/ intérêt subjectif

– **L'intérêt subjectif, l'idéologie même, est donc l'intérêt objectif devenu une nouvelle objectivité par l'effet de « l'évidence » du vécu** dans la production avant tout (mais aussi en dehors par le jeu des discriminations concrètes), sur laquelle s'édifie une vision du monde, donc une explication, donc une justification, donc « l'avis », « l'opinion », elle-même rendue « évidente » par le vécu hors de la production surtout (mais aussi dans la production puisque l'on y sécrète aussi de l'idéologie). Celles-ci peuvent être de plusieurs ordres mais le point de vue réformiste est incontournable en cela qu'il est le pivot de toute la vision du monde.

– Le travailleur vit cette « objectivité » de l'intérêt objectif (une subjectivité devenue objective au point de vue du second niveau imaginaire) dans la subjectivité réformiste.

– Le travailleur révolutionnaire, qui n'a plus d'intérêt subjectif au racisme quant à lui, découvre à rebours qu'il n'a pas d'intérêt objectif, car il veut dépasser l'objectivité même qui le sous-tend : le capitalisme et ses rapports de productions, soit ses conditions objectives d'existence.

– La tendance est à la divergence entre ces deux niveaux d'intérêt.

e/ Intérêt et mondialisation

– Sur la base de l'évolution de l'économie capitaliste, on peut dessiner la tendance fondamentale suivante : l'intérêt objectif et l'intérêt subjectif vont en divergeant. Cette divergence a toujours été à l'œuvre. Mais elle va en s'accroissant depuis l'ouverture de la phase « néo-libérale », qu'il faut entendre au sens plein du terme comme phase de mondialisation du capital productif, que la financiarisation accompagne comme outil, et

subsumption réelle au capital de la quasi totalité des sociétés.

– La division internationale du travail s'approfondit et se complexifie. De nombreux pays désormais « émergeant » voient leur économie se diversifier et leur propre division du travail s'approfondir elles aussi. Certains d'entre eux sont et vont devenir rapidement des puissances importantes, telles la Chine. Cela produit un effet implacable pour les travailleurs des pays du « centre » : la concurrence entre les travailleurs est désormais mondiale. Cela prend la forme des trop fameuses délocalisations. Ainsi, les travailleurs étrangers, dans leur propres pays, peuvent accomplir le même travail pour des coûts inférieurs, sur la base de rémunérations et de conditions de travail inférieures. Et voici ce qui en découle pour ce couple intérêt objectif – intérêt subjectif.

– L'intérêt objectif va en s'effritant puisque l'exploitation des étrangers, dans leur pays du moins, est de moins en moins favorable aux travailleurs du centre. La question des immigrés est différente. Ils continuent et vont continuer d'alimenter l'intérêt objectif puisqu'ils vont continuer de faire les pires travaux dans les pays du centre. Mais chez eux, ces étrangers ne se contentent plus de couper la canne à sucre. Les changements dans les rapports de force entre les impérialismes amenuisent la puissance des pays du centre. Ce derniers sont de moins en moins compétitifs. Leur impérialisme leur apporte de moins en moins de bénéfice, y compris pour leurs travailleurs profitant de ses effets.

– L'intérêt subjectif en revanche, va en s'accroissant, dans un phénomène de compensation et d'expression de la colère. En effet, avec cette « mondialisation », la réalité rattrape la fiction, en fait déformée, car c'est le capital qui se déplace, mais ayant une base incontestable : *l'étranger pique effectivement le travail du blanc !* Dès lors, les discours racistes vont de plus en plus trouver d'écho, sur la base des fameuses et bien réelles « délocalisations ». La bourgeoisie ne va pas se priver d'en jouer. Le résultat de cette divergence est une contradiction plutôt intéressante.

– Elle est progressiste à long terme puisque les bases de l'intérêt objectif s'épuisent : les étrangers des pays de la périphérie servent de moins en moins l'ascension des travailleurs du centre. Leurs intérêts et revendications vont en convergeant puisque leurs statuts, leurs métiers, leurs mode de vie vont en convergeant. L'homogénéisation de la classe ouvrière mondiale est à l'œuvre.

– Elle est effrayante car l'appréhension subjective de ces processus, que ce soit chez les travailleurs du centre ou de la périphérie, va dans le sens contraire. Chez les travailleurs du centre, la peur et le désespoir nourrissent le racisme puisqu'il est un fait, avéré pour eux mais erroné en réalité, que « l'étranger vole le travail ». Et chez les travailleurs de la périphérie, même si les luttes peuvent et vont aller en s'accroissant car les salariés vont avoir de plus en plus de revendications et de puissance, le désir d'accéder à un certain niveau de vie ne favorise pas la solidarité internationale. Les classes moyennes de pays tels que la Chine ne sont une caricature. En clair, les travailleurs de bien des pays de la périphérie peuvent tout à la fois lutter de plus en plus contre leur bourgeoisie mais dans une optique finalement homogène à cette dernière : faire croître la puissance du pays. Les travailleurs sont alors, sur la base d'une volonté de revanche vis à vis des pays du centre ou d'adversaires régionaux, des proies faciles pour toutes les formes de nationalisme.

2/ DEUX DERIVES ANTICAPITALISTES

a/ première dérive : l'économisme

– Économiste en tant qu'il s'agit de laisser opérer la mécanique, conséquemment magique, de la lutte des classes pour voir s'évanouir le racisme, oppression assignée à une position secondaire, entendue comme accessoire, quand il n'est pas considéré comme une simple illusion ou problématique « petite bourgeoise ».

- Économiste en tant que la dialectique du décisif et du fondamental, du principal et du secondaire, en tant que la surdétermination, sont tous ratés, dans le développement de la lutte de classe mécanisée, sous une forme politique ou technique.
- Sous une forme politique : le politicisme qui fétichise l'exercice du pouvoir. La ligne juste l'emportera ! C'est le messianisme bolchévique en dernier ressort.
- Sous une forme technique : le stalinisme et le réformisme fétichisant tout deux les forces productives, chacun à leur manière.

b/ deuxième dérive : le gauchisme spéculatif

- Gauchisme parce qu'impatient, saute mouton et raccourci.
- Tout gauchisme spéculatif en cela qu'il veut en finir. Et pour cela, il commence par la fin. Celui-là spéculatif non en théorie (gauchisme théoricien), mais en mouvement (gauchisme mouvementiste). **Le mouvement déjà abouti en pensée ne fait alors que se développer selon cette fin, dans la téléologie.**
- Spéculatif, en tant que l'on y commence par la fin, que l'on y spéculatif sur l'unité à venir de la classe en sautant par dessus les déterminations matérielles du racisme, de sa reproduction et de son appropriation dans un intérêt lui-même subjectif ou objectif.
- Spéculatif encore, car l'on y part d'un point de vue toujours-déjà révolutionnaire : celui que l'élite projette sur les travailleurs, alors même qu'il n'est même pas forcément le sien, à cette élite *qui-se-prend-pour...*
- Spéculatif enfin, en tant qu'il s'agit de s'adonner à la puissance de l'Idée Vraie, conviction magique sur la base de la vérité proclamée du discours. La puissance de l'Idée Vraie n'y fera rien. La Réalité n'y fera rien : le Réel est coriace.
- Nier le statut privilégié de la classe ouvrière des pays riches sur celui d'autres pays plus pauvres et exploités, en tant que le statut de la première est conséquence de celui de la seconde, qu'est-ce, si ce n'est nier la matière, y compris celle de l'idéologie, et se placer directement dans le fantasme de l'unité de la classe ? Et finalement, et brutalement, qu'est-ce, si ce n'est le point de vue petit bourgeois désirent transcender les différenciations internes à la classe ouvrière, homologues au sein du parti pris révolutionnaire, à *celui du petit bourgeois non révolutionnaire désirent transcender les classes elle-mêmes ?*
- Le gauchisme spéculatif qui nie l'intérêt objectif du blanc est une *vision petite bourgeoise*. Tout militant implanté se rend compte immédiatement, et cruellement, qu'il ne suffit pas de convaincre le travailleur de la communauté d'intérêt qu'il peut avoir avec l'étranger, mais qu'il faut lui montrer en quoi son intérêt actuel comporte, certes une part d'illusion pure et simple, mais aussi et surtout une part de réalité bien tangible... qu'il doit sacrifier. *Et c'est bien cela le plus dur, c'est bien cela qui ramène la question du travail antiraciste à la question du réformisme, donc à la question de la prise de risque.*
- Faire la révolution est un pari. Et si pari il y a, c'est qu'il y a une mise. Et si mise il y a, c'est qu'il y a matière, et que cette matière mise n'est pas une monnaie de singe. Et c'est bien cette matière ayant une valeur réelle qu'il faut arriver à mettre en jeu, dans le jeu de la lutte, clairement révolutionnaire à partir d'un certain moment. Si les travailleurs ne se rebellent pas tous, ce n'est pas seulement qu'ils ont peur ou qu'ils sont abrutis, c'est qu'ils ont réellement à perdre, et pas seulement des illusions, toutes importantes soient-elles pour l'équilibre psychologique. S'il n'y avait que des illusions en jeu, il suffirait de les dissiper. Hors elles ne se dissipent pas. C'est qu'elles ont donc une base réelle, comme toute illusion.
- L'équation au cœur du gauchisme spéculatif s'articule implicitement, d'un point de vue théorique, comme suit : intérêt matériel = intérêt de classe. Appréhendée de manière absolue,

elle pousse au refus de la stratification matérielle de la classe ouvrière et sous estime donc sa différenciation. Ainsi l'excommunication : reconnaître un intérêt matériel au travailleur blanc dans le racisme reviendrait à ne plus être marxiste, dans une négation de l'unité de la classe ouvrière. Alors nous voilà repoussé dans le camp des nationalistes noirs.

– Ou comment le fétichisme spéculatif de la classe ouvrière unifiée, *qui ne sera telle, d'ailleurs, que dans la société sans classe*, abouti à une forme de monisme de la classe, un essentialisme de classe qui ne fait que répondre à l'essentialisme de race, mais sous une forme beaucoup plus complexe que le simple économisme.

– Le gauchiste spéculatif se place donc au point de vue de la classe unifiée comme accomplissement, *donc de la société sans classe (rien que ça !)*. En effet, tant qu'il y aura des classes, la classe ouvrière sera divisée. Donc ce se placer au point de vue de la classe unifiée, c'est partir d'une société sans lutte de classes ! Or, l'unité de la classe doit être entendue comme processus, comme l'abolition en marche de toutes les classes. Sauf à penser que l'on unifie d'abord pour faire la révolution ensuite. Le gauchisme spéculatif commence donc par la fin de l'histoire, avec ou sans majuscule, au choix. En dernier ressort, il suffira juste d'y croire et de convaincre puisque l'unification est une affaire d'idées.

– Le point de vue petit bourgeois révolutionnaire ne *veux voir* (c'est bien une affaire de désir et de spéculation) la classe ouvrière qu'unifiée, c'est-à-dire le but à atteindre qu'il a conceptualisé, *donc maîtrisé*. Mais les faits sont retors et la classe n'est pas unifiée et ne s'unifie pas. Le petit bourgeois spéculatif a pourtant la solution, déjà prête. Si la classe ouvrière peut être pensée comme unifiée, c'est qu'elle peut être unifiée en fait, car en bon marxiste, il sait que l'humanité ne se donne des tâches que réalisables. Mais comme la réalisation est pour lui affaire de pensée, de passage de l'idée à la matière, puisque sa position de classe lui confère une philosophie spontanée de type idéaliste subjective (plus ou moins volontariste) il en découle que la classe sera unifiée par l'idée. Le point décisif où se noue l'intérêt de classe est alors le suivant : *cette unification par l'idée sera son oeuvre*. Il sera l'agent unificateur, il aura donc le pouvoir. La classe ouvrière s'unifiera, non pas contre lui bien sûr, ni même avec lui, mais grâce à lui.

– Ce vieil économisme est l'expression des contradictions de classe des révolutionnaires comme dirigeants ouvriers bureaucratisés, sur la base d'intérêts matériels ou de pouvoir simple.

– Cette spéculation est l'expression des contradictions de classe des révolutionnaires comme intellectuels petit bourgeois extérieurs au prolétariat.

– Tous deux révèlent, jusque dans les rangs des révolutionnaires, l'intérêt de classe du blanc pour le racisme.

3/ DEUX DERIVES HORS DE L'ANTICAPITALISME

a/ l'antiracisme morale, universaliste, humanitaire

- C'est celui qui reste hégémonique chez les antiracistes. Ses racines sont profondes et tiennent précisément aux limites du réformisme : comment combattre le racisme mais sans remettre en cause le capitalisme. Nous le côtoyons au jour le jour dans les luttes. Disons simplement : **il est toujours à la traîne du racisme**. Il est simplement réactif et opère dans un espace qui est précisément celui qui est attaqué par le racisme. Il le prend au mot et ne cherche pas à le déconstruire.

- La forme d'antiracisme incarnée dans les années 80 et 90, dans toutes ses contradictions ramassées, par SOS Racisme, *est aujourd'hui caduque*. Parce que le paradigme raciste est passé du biologique au culturel, l'invocation de la « différence », de la « diversité », du métissage », du « multi-culturalisme », sont désormais inopérants.

- Plus ou moins conscient du discrédit, voire de la récupération de ces valeurs par les tenants du différentialisme, le nouvel antiracisme institutionnel invoque une République imaginaire, faite de tolérance, d'égalité et de fraternité. De l'Histoire, il n'y a de pire amnésique que celui qui n'en veut rien savoir. On ne saurait trouver trace de cette République.

- Alors les contradictions de l'ancienne forme d'antiracisme changent de forme. Le paternalisme débonnaire du « touche pas à mon pote » se voit remplacé par le nationalisme fraternel, laïciste et républicainiste du « touche pas à ma nation ». Après avoir fétichisé la différence, on est obligé de la nier. Parce que la différence est la catégorie clé du racisme culturel, on invoque alors le « tous pareil » et la République « une et indivisible ». Forcément suiviste puisque évoluant dans le même champ que ceux-ci, l'antiracisme institutionnel tord le bâton, ne fait que renverser les pôles, toujours en position défensive face aux nouveaux discours et politiques racistes.

- On assiste ainsi à un « grand combat » dont la classe ouvrière est certes l'objet mais pas le sujet. Le nouvel antiracisme institutionnel incante la *République imaginaire* tandis que la droite et l'extrême droite approfondissent la *République réelle*, celle du racisme et du colonialisme.

- *Cet antiracisme possède encore une capacité de mobilisation réactive et ponctuelle (pour combien de temps ?), mais pas de construction.* Il n'en n'a pas les moyens idéologiques et politiques car il est suiviste et précisément réactif.

- Aujourd'hui, le PS, en tant que parti, est suiviste sur les questions de racisme, pétrifié à l'idée que son « angélisme sécuritaire » lui fasse perdre des voix. Ce suivisme est souvent poussif et honteux (10 000 policiers nous promet-on le programme de 2012), parfois zélé et confusionniste (Manuel Valls), exceptionnellement conséquent (le transfuge Besson). La conséquence logique de ce suivisme est un silence assourdissant face aux attaques de la droite et de l'extrême droite. Même sur ce plan, le PS ne représente plus grand chose comme force d'organisation. SOS Racisme est une structure riche d'argent, de relais associatifs et institutionnels, mais discréditée dans les quartiers et inaudible à une échelle de masse.

- Le FdG, quant à lui, est prisonnier des contradictions propres au mouvement ouvrier français. Celles-ci tiennent à la place, au discours et à la politique de l'Église catholique face aux forces révolutionnaires et progressistes, tant bourgeoises que socialistes. Ces contradictions sont aujourd'hui décuplées par le profil et le pedigree politique de Mélenchon. Le social chauvinisme du PCF, mais surtout du PG, éclate d'autant plus que le nouveau terrain idéologique des discours racistes s'organise justement autour de valeurs de la République et de la Laïcité, difficilement séparables en France, et moins encore dans le courant dont Mélenchon est issu.

b/ l'essentialisme stratégique

- Disons simplement qu'il s'agit selon leurs propres termes, de la stratégie du PIR. Elle consiste à notre sens, en un placage de l'histoire et du développement des luttes américaines dans une dialectique abstraite et vulgairement hégélienne où le moment de la race doit préparer le moment de la classe : en clair, face à une France « color-blind », « race-blind », il est nécessaire de tordre le bâton et d'en appeler à une organisation raciale.

- Le problème est que cette stratégie de torsion est erronée et qu'elle piège ses porteurs qui malgré leur dénégations et leur prétention à la maîtrise et au surplomb vis à vis de cette stratégie, refusent d'envisager la situation française dans sa spécificité, plaquant le modèle et les références américaines, dont il ne reste alors que les apories puisque la situation objective ne lui correspond pas, tant dans la généalogie que les perspectives.

4/ COMMENT COMBATTRE LE RACISME

a/ deux sphères de lutte

– Si le racisme est une modalité de la production, et donc de la reproduction, la lutte contre celui-ci ne peut pas être déliée de celles-ci.

– **Le racisme doit donc être combattu dans et hors de la production, avec une ligne de convergence. Dans ce mouvement les dérives peuvent être évitées. D'un côté le gauchisme spéculatif qui tente de ramener, en discours, le racisme à une production dont il n'est pas partie prenante et qu'il appréhende faussement. D'un autre côté l'économisme qui lui oblitère carrément le racisme comme simple artefact.**

b/ dans la production

– La lutte contre le racisme doit donc se mener dans les entreprises, avant tout dans les syndicats.

– Le travail interne à la production permet de combattre la base depuis la base, par le dépassement de celle-ci dans la lutte commune.

– Le travail interne est plus complexe pour des raisons homologues à toutes celles qui rendent le travail syndical difficile : parcellisation de la production, précarité, turn over des équipes, etc.

– Il est aussi plus complexe *car le racisme est justement considéré comme un problème-solution extérieur à la production*. Il apparaît hors sujet car il est nécessaire de délier la question du racisme de la production puisque tel est son but : diviser les travailleurs sur des bases apparemment extérieures aux questions « sociales » et économiques ».

c/ hors de la production

– Hors de l'entreprise, par définition, ce lien entre le racisme et la production se détend. Par contre, son lien avec la reproduction super-structurelle se tend, tout aussi logiquement.

– hors de la production, le racisme fait rage dans les têtes et dans les faits. C'est le monde de ce qui est dénommé « discriminations ». Ce termes est dangereux car s'il est délié de la production, il devient incompréhensible. Pourquoi diable discrimine-t-on ? C'est la porte ouverte à toutes les explications morales, culturelles, etc. *Ceci a le mérite de pointer la différence avec l'organisation de la production mais recouvre la liaison avec celle-ci.*

– Nous disons donc : les discriminations sont effectives dans et hors de la production. Elles sont le plus souvent d'autant plus muettes, cachées et honteuses qu'elle sont brutales. Les discours et théories ont pour caractéristique de *sembler déconnectées* des discriminations alors qu'elles les justifient. Révéler le lien, souvent dénié, entre discours et pratiques, est de notre ressort.

– Le travail hors de la production permet de combattre toutes les formes de reproduction super-structurelles, de la discrimination concrète jusqu'au discours théorique.

– **Le travail hors de la production peine à se placer sur des bases lutte de classe car tout est fait pour l'en éloigner.** Ainsi l'antiracisme comme combat moral, abstrait, humanitaire, répondant au racisme sur son champ de prédilection : l'idéologie. Et alors on parle, on parle...

d/ deux interlocuteurs

– cette distinction traverse les deux sphères de lutte.

- Le discours sera différent selon que l'on s'adresse aux victimes du racisme où aux travailleurs blancs. Non pas qu'il faille cloisonner ou éviter certains sujets ou propos, mais que la réception des problèmes est différente puisque les situations sociales, et les attentes, sont différentes.
- Dans le cas du gauchisme spéculatif, le vécu de la victime n'est pas nié, mais celui du bourreau. L'étranger est victime d'un racisme réel qui serait, du côté de l'autochtone, une illusion. Vous avez dit contradiction ? Le gauchisme spéculatif ne s'adresse qu'à la victime. Il est un antiracisme universaliste qui parle le langage de classe.
- Il n'opère pas dans la production car, comme nous l'avons vu, il est l'expression de personnes qui n'y sont pas. Il est notre antiracisme universaliste à nous, d'un universalisme de classe.
- Le gauchisme spéculatif ne fait que tirer, en vain, les positions essentialistes de race sur des bases de classe... essentialistes. Il est opportuniste. Il traduit en langage de classe ce que certains articulent en termes de race, toujours dans l'essentialisme. Il pratique, à la place de l'autre, un réductionnisme matérialiste qui relève plutôt d'une translation, au sein de l'essentialisme, du référentiel de race au référentiel de classe.
- Puisqu'il ne s'adresse qu'à la victime, pour des raisons tenant en fin de compte à la position sociale de ses défenseurs et praticiens, le gauchisme spéculatif ne travaille pas à l'unité de la classe car il est hémiplégique. Il est coupé de la classe ouvrière, parce que ses porteurs le sont. Il entre alors dans un rapport spéculaire avec la victime, au titre du vécu que le porteur a de lui même.
- Dans le cas de l'économisme, le vécu de la victime est nié de fait, puisqu'elle souffre en fin de compte d'une exploitation déguisée dans un racisme considéré comme inessentiel. Là, l'étranger est victime d'un racisme imaginaire en dernier ressort, d'une illusion. Le bourreau, lui, est aussi frappé d'une illusion puisqu'il se « trompe de colère ». *Mais il est surtout ménagé.* On sait jusqu'où peut aller cette complaisance vis à vis des contradictions des travailleurs au titre de leur objectivité et de leur « secondaérité ». Dans le cas des partis staliniens, il s'agissait d'une pure et simple manipulation, d'un pur et simple maintien dans les contradictions.
- Dans l'économisme, victime et bourreau, l'un comme l'autre sont alors mystifiés.
- L'économisme ne s'adresse à personne... sauf à ses porteurs intéressés. Il force la race de la classe.
- L'économisme n'opère nulle part.

e/ unité de la méthode, du discours et de la pratique

- Dans la production, donc dans les syndicats, l'accent sera logiquement porté sur la première face, celle de la déconstruction de l'intérêt objectif.
- Hors de la production, donc dans des collectifs, des associations, l'accent sera plutôt mis sur l'autre face, celle du combat idéologique.
- Que ce soit dans ou hors de la production, les situations sont telles que l'on peut se retrouver dans des configurations d'interlocuteurs différents.
- **Le parti est le lieu central où les deux doivent s'articuler.**
- Dans tous les cas, la discussion ne suffit pas, il faut faire des démonstrations pratiques. Donc se battre contre les discriminations, qu'elles soient internes ou externes à la production, et quelques soient leurs différences.

- Il faut tenir les deux bouts. Déconstruire ensemble les deux niveaux d'intérêt.
- **D'un côté il faut affronter la difficulté qui veut que cet intérêt objectif ait une base réelle, puisque certains sont favorisés sur des bases racistes, mais qu'il soit illusoire puisqu'il se base sur une appréhension faussée des conditions d'existence.**
- **Il faut déconstruire cette prétendue « objectivité », saper les bases de l'intérêt objectif, en montrant que les inégalités, les spécialisations et la hiérarchie dans la production ne sont pas une nature et sont nécessaires aux capitalistes.** Cette démonstration n'est pas la plus difficile car la plupart des salariés, quoique qu'à des degrés divers, savent bien qu'ils ne sont pas les maîtres au travail !
- **Mais dans le même temps, il faut démontrer, et faire reconnaître, que certains travailleurs en profite, les blancs en l'occurrence.** Cette reconnaissance n'est pas une vaine affaire car elle est bien souvent refoulée chez le travailleurs blanc. D'abord parce qu'il peut en voir honte, l'antiracisme, malmené il est vrai, reste malgré tout dominant d'un point de vue idéologique car il s'appuie sur les Droits de l'Homme. Ensuite, dans le même temps, parce qu'il a intégré ces inégalités, il est raciste. Enfin parce que ses propres difficultés l'empêche de voir qu'il y a plus exploité que lui. **Dire à un exploité qu'il y a plus exploité que lui n'est pas facile.** En effet, il ne s'agit pas de parler des enfants dans les mines de sel mais du collègue étranger ou immigré qui travaille à quelques mètres de lui parfois. La difficulté tient à faire comprendre, sans tomber dans la culpabilisation, que la personne surexploitée est un allié alors que l'exploité en profite, directement ou pas, même modestement et de manière partiellement illusoire.
- Concrètement, il faut expliquer que lutter contre le racisme permet d'améliorer le statut de tous les travailleurs, y compris les plus favorisés : il s'agit d'un nivellement par le haut et pas par le bas. Il faut aussi expliquer que cette amélioration peut-être immédiate, *dans le cadre même du capitalisme*, mais en gardant une perspective révolutionnaire. Lutter contre le racisme *sur des bases lutte de classe* permet de gagner un conflit du travail, de faire échouer une réforme, de faire barrage à un parti raciste aux élections.
- D'un autre côté, il faut attaquer directement l'intérêt subjectif, batailler sur l'idéologie, sur les justifications, les arguments, les raisonnements et les théories racistes.

f/ Le racisme n'est pas une illusion.

- La reproduction du racisme se fait aussi en dehors de la production, là où sont édifiés les systèmes de reproduction.
- Le racisme, à un peuple pur et bon n'est pas instillé, simple poison, par la magie noire sans médiations de l'idéologie contrôlée, instrumentalisée par l'état.
- L'utilisation consciente du racisme par le pouvoir central n'est que la forme subjective ramassée de son efficace objective, mais aussi de son efficace subjective disséminée dans les esprits.
- Le racisme parle d'en haut mais agit en bas, prend ses racines en bas.
- Dans la dialectique, l'état est décisif mais la production est fondamentale.
- Le racisme d'en haut de Rancière permet de situer le centre du pouvoir. Mais il empêche d'en voir la base.
- Rancière fétichise l'Etat, héritage maoï-stalinien.
- Le racisme doit bien être dénaturalisé et déconstruit : mais non pas en tant que discours et pratique illusoire, mais comme modalité nécessaire d'organisation de la production dans une

société de classe, sur la base d'une division socio-technique du travail.

- Ne déconstruire que le discours et les pratiques, c'est rester dans le champ de l'idéologie, avancer des arguments idéologiques antiracistes à un discours idéologique raciste qui a l'avantage d'avoir une base matérielle qui n'est rien moins que celle de la production capitaliste en tant que dominante. La partie est perdue d'avance.
- Les discours et les pratiques doivent donc être déconstruits en tant qu'ils reflètent et reproduisent une organisation matérielle de la production, donc en tant qu'idéologie. Mais une fois encore, l'idéologie est matérielle et efficace.

g/ que dire ?

- Il ne faut pas dire, comme l'économiste : *« le racisme est une illusion, un problème secondaire, prolétaires de tous les pays unissez vous »*.
- Il ne faut pas dire, comme le gauchiste spéculatif : *« le racisme est une réalité idéologique. Vous, travailleurs victimes du racisme, devez lutter contre votre oppression sur des bases de classe. Prolétaires de tous les pays unissez-vous. »*
- Il faut dire : *« le racisme est une réalité productive, une modalité productive qui vous divise à tous les niveaux de celle-ci, que l'on reproduit par des discours justificateurs et illusoire. Vous, travailleurs blancs, en êtes bénéficiaires. Remettre en cause ce bénéfice vous sera utile. La lutte unifiée, qui est partie de la lutte pour l'unification, paye. Vous, travailleurs (ou pas) victimes du racisme, devez lutter sur des bases de classe. Prolétaires unissez vous »*.
- Cette phrase est trop longue ? Trop compliquée ? Elle n'est que le reflet de la complexité de la situation.
- Les travailleurs blancs sont objectivement racistes car ils en tirent un avantage différentiel, une gratification matérielle et symbolique, le symbole se résolvant toujours dans une position concrète plus favorable. **Comme opprimés réformistes, tel est leur intérêt objectif.**
- Les travailleurs blancs sont subjectivement racistes car on leur inculque que cet intérêt « objectif », et la gratification qui le concrétise, sont légitimes, basés sur une essentialisation de la domination, justifié par la nature, entendue comme brutalement biologique, ou par la culture, en tant que naturalisée.
- ***Il faut partir de cet intérêt « objectif », de ce que le travailleur blanc considère comme normal et légitime, cette « objectivité » de la hiérarchie vécue dans l'intérêt subjectif raciste, pour le déconstruire et le dépasser dans la pratique, en particulier dans l'entreprise.***
- **Il en va donc du racisme comme de toutes les problématiques de lutte : il ne faut pas éluder les intérêts matériels, la situation objective des travailleurs, et se contenter de les convaincre par l'Idée.**
- **Il faut donc combattre le racisme en partant du référentiel réformiste des travailleurs, en avançant vers un passage au référentiel révolutionnaire. Même en dehors de la production, nous l'avons vu, l'antiracisme morale est de nature réformiste.**
- **Pour le racisme comme pour tout le reste du travail révolutionnaire, il ne faut pas partir de la révolution comme stade final ni même prise du pouvoir, mais de l'abolition immédiatement commencée de l'ordre existant.**

ANNEXE

c/ Paradigme philosophique, le racisme anti-chinois comme avenir ?

- La place de la culture chinoise est contradictoire. Elle est admirée sous contrainte. Nous y sommes acculés, par le fait. Mais la culture occidentale reste supérieure. Comment ?
- La "civilisation millénaire" de la Chine a toujours été révéérée en occident sur le mode de la fascination à l'égard de ce qui constitue le fantasme chinois : *l'altérité absolue*. Ainsi la dénégation : on parle de la culture chinoise mais pour la conjurer. La culture chinoise, c'est l'épine dans le pied. A force de la ruminer, on va bien la maîtriser. C'est la pensée magique. Le principe de l'altérité absolue permet tout à la fois de mettre à distance, absolument, mais de questionner en tant qu'elle est absolue. Alors ce qui devrait être incompréhensible devient sujet de glose infinie. Et comment peut-il en être autrement puisque cette chose est justement hors de tout référentiel permettant une compréhension. Cette logique n'est autre que celle du concept de Dieu.
- Aujourd'hui, la Chine n'est plus ce monstre barbare coiffé d'une petite élite hors norme. Géant économique en devenir, avec sa classe moyenne, ses innovations technologiques, son armée, ses sportifs triomphants, etc, on ne peut plus dire d'elle : "Ah la Chine ! Grande culture mais pays arriéré et dépassé". Ce vieux discours confortable est caduque. La Chine était effectivement arriérée après une cassure autour du 17e siècle. Avant, l'empire chinois n'était pas en retard sur l'Europe, bien au contraire. Disons grossièrement qu'il a « raté le coche » du capitalisme et a "touché le fond" au 19e avec la colonisation. La Chine, l'empire du milieu, colonisée ? Quelle humiliation ! Ce n'est qu'avec la période maoïste que la Chine repart de l'avant, sur le modèle stalinien de la "classe de rattrapage" du capitalisme, cette accumulation primitive accélérée.
- Que nous reste-t-il donc pour nous sentir encore supérieur face à un monstre économique, militaire, démographique, culturel, technologique ? Réponse : le dernier réduit aristocratique de ce qui fait la fierté de la civilisation européenne, ce couronnement de notre Pensée, ce joyau de la métaphysique occidentale, cette catégorie reine de la pensée moderne mais qui coure depuis bien plus longtemps : le Sujet !
- En termes vulgaires, le racisme chinois s'exprimerait ainsi : « les chinois ils sont super forts mais ce sont pas des vraies personnes... ils sont fortiches parce qu'ils sont dressés, formatés, disciplinés, prêts au sacrifice, super nombreux, comme les fourmis ». On pense à ces civilisations extra terrestres super avancées mais complètement inhumaines : Alien, Predator, etc. On remarquera les caractéristiques précisément insectoïdes de ces deux monstres célèbres.
- Le paradigme de l'altérité absolue, puisqu'il dépasse de loin la question du racisme, est bien antérieurs aux fantasmes exotiques et tropicalistes et l'époque coloniale et à la création du racisme proprement dit. Mais il est remobilisé par le racisme anti-chinois, racisme qui ne date pas d'hier non plus, mais qui prend aujourd'hui une forme et un tranchant particulier dans ses contradictions.
- La Chine continue de faire peur : voir tous les discours proto racistes sur les traiteurs, les affaires d'espionnage, ou les réseaux d'étudiants chinois. Ce qui est intéressant c'est qu'avec le développement capitaliste, cette altérité se résorbe un peu et produit une contre fascination : « seraient-ils, peut être, comme nous ? » Mais à bien y regarder, rien de nouveau ici : cela correspond au plaisir un peu méprisant, classique chez nous, qui consiste à se satisfaire que les autres adoptent notre mode de vie. Les chinois sont de grand imitateurs comme on le sait... en plus d'être fourbes et hypocrites bien sûr. On les regardent alors comme des animaux savants qui singent nos modes de vie. Et le Sujet n'imité pas, il est directement et essentiellement unique, ne se soutenant que de lui même.
- Le racisme anti chinois est un racisme limite qui consiste à reconnaître, dans la dénégation,

que l'autre peut être supérieur, un comble pour le raciste (!), *mais toujours inhumain, condition sine qua non de toute tenue du discours raciste*. La victime du racisme a toujours été inhumaine ou d'un stade inférieur de l'humanité. Sinon, comment justifier son oppression ? La représentation dépendra de la radicalité du racisme et de son paradigme.

– Les nègres, singes ou enfants, relèvent du paradigme biologique. En l'occurrence du stade antérieur de l'humanité pour les premiers (ancêtre lointain) ou inférieur pour les seconds (humain en devenir). Les juifs et tziganes, simples cafards et parasites, relèvent eux aussi du paradigme biologique. En l'occurrence de la pure et simple animalité méprisable. Le biologique se fait ici plus radical.

– En revanche, les arabo-musulmans barbares, ou les africains tribaux, relèvent du paradigme social, culturel, civilisationnel. Les premiers sont encore dans la barbarie (au pire), les ténèbres moyen-âgeux qui précèdent la civilisation moderne (au mieux). Les seconds sont définitivement figés dans un lointain passé, hors de toute histoire. Même Sarkozy a dit que l'homme africain n'était pas encore rentré dans l'histoire... Et les « chinois fourmis » alors, dans quel paradigme sont-ils pris ?

– Le racisme anti chinois est un racisme purement formel, poussé au maximum de l'abstraction sous l'effet de contrainte des contradictions objectives. L'humanité n'est plus essentialisée dans le biologique ou la culture, mais dans la subjectivité entendu comme philosophique et qualité réservé à l'humain. L'essence humaine se « matérialise » dans l'attribut subjectivité. *C'est le paradigme philosophique ou subjectif.*

– Le fantasme de l'altérité absolue constitue la base du racisme philosophique, ou racisme subjectif. Celui-ci nous dit : les chinois sont humains au sens quantitatif, dotés de capacités égales voire supérieures, leur puissance de travail, d'invention, de mobilisation est incomparable. Leurs qualités sont envisagées quantitativement, comme puissance collective. Mais ils ne le sont pas au sens qualitatif, de ce qui ferait l'essence humaine, sa différence spécifique : la subjectivité. Ils seraient d'une autre « humanité », dénuée de subjectivité.

– Tous les discours racistes sont contradictoires puisqu'ils « mentent », puisqu'ils doivent justifier l'injustifiable. La réalité, par définition, et pour peu qu'on lui porte intérêt, les dément. L'originalité du racisme philosophique, est de recouvrir et de conjurer cette contradiction fondamentale (déshumaniser l'humain) en portant l'essence humaine dans l'abstraction philosophique du Sujet. L'essence ne s'ancre plus par en bas, dans la nature, mais s'envole dans le ciel de la philosophie, dont la parenté avec la théologie éclate de nouveau : certains être seraient doués, par on ne sait quel don divin, d'une subjectivité.

– Cette fuite en avant dans l'abstraction pour discriminer une population est bien le signe d'une difficulté : l'évolution des connaissances d'un part, des conditions de productions d'autre part, ainsi que l'expérience historique des ravages du racialisme, tout concourt à rendre le discours raciste de plus en dur à crédibiliser. D'où sa dérive baroque et tordue, de plus en plus abstraite, qui après avoir connu le paradigme culturel, pourrait connaître un paradigme philosophique. Mais cette abstraction n'est pas le signe d'une faiblesse. Bien au contraire, ce sont souvent ces considérations abstraites, exprimées en termes philosophiques ou pas, qui sont les plus dures à expurger. La raison tient à la difficulté de lui opposer le principe de réalité et les démonstrations pratiques. Et comme d'habitude, l'abstraction dernière révèle et exprime brutalement le fond « théorique » du racisme, présent depuis le départ : certains sont humains et d'autres non, selon une volonté, divine en dernier ressort, qui distribue l'attribut « humanité » par voie de subjectivation.